



*Dessin allégorique de la guerre : la Gloire n'oublie pas les héros obscurs.*

# 1. L'Hécatombe



Hécatombe : dans la Grèce antique, ce terme désignait le sacrifice aux dieux de cent bœufs. Cette fête grandiose impressionnait les foules par sa sauvagerie – tant de bêtes égorgées, tant de sang coulant à flots sur le sol... Puis, l'hécatombe désigna le sacrifice d'un grand nombre d'animaux ou la mort de dizaines d'êtres humains. Ce terme fut couramment usité dès le début de la première guerre mondiale. En effet, aux yeux des combattants, ce n'était plus une guerre, mais une hécatombe, un grand massacre, une boucherie innommable et de nombreux Poilus employèrent ces mots dans leurs courriers ou carnets de guerre.

En 1915, au bois le Prêtre, dans les lettres adressées à ses parents, Marcel Papillon, simple soldat au 356<sup>e</sup> RI de Cosne-sur-Loire, évoque sa terrible condition de vie :

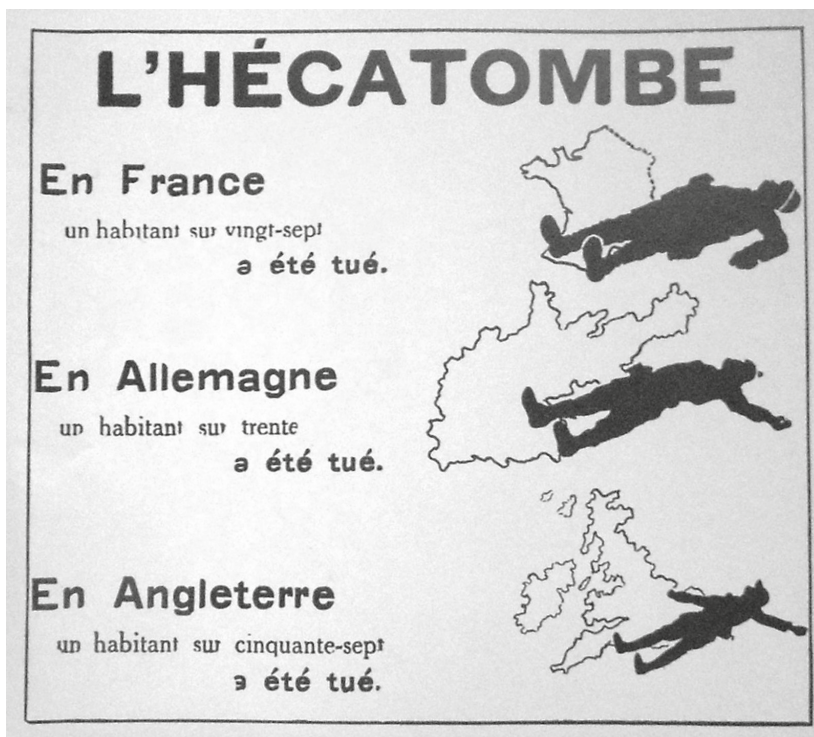
– Le 7 avril 1915 : « *C'est la boucherie qui recommence, plus acharnée que jamais. Il n'est pas possible que l'on puisse encore passer au travers d'un pareil massacre...* »

– Le 12 avril 1915 : « *Nous avons passé une semaine terrible, c'est honteux, affreux ; c'est impossible de se faire une idée d'un pareil carnage. Jamais on ne pourra sortir d'un pareil enfer. Les morts couvrent le terrain. Boches et Français sont entassés les uns sur les autres dans la boue. On marche dessus et dans l'eau jusqu'aux genoux...* »

Monsieur de Navenne emploie le terme d'*holocauste* dans une lettre de condoléances adressée le 2 octobre 1916 à madame de Fontenay qui vient de perdre en quelques mois son deuxième fils : « *Vraiment, dans ces holocaustes, il n'y a plus de recours que dans cet amour de la patrie dont ceux qui combattent nous donnent l'exemple et dans la Providence qui nous réunira bientôt à tous ceux qui ont disparu avant l'heure...* »

L'hécatombe de la Grande Guerre prit sa véritable dimension à la fin du conflit, à l'heure du bilan des pertes en vies humaines. Il fut estimé à 10 millions et, au regard du ratio population d'avant guerre/nombre de tués, la France, avec 1 400 000 morts, arrivait en tête de ce terrible bilan, suivie par l'Allemagne et ses 1 950 000 victimes.

De toute part, des voix s'élevèrent : Plus jamais ça. On a fait massacrer inutilement trop de monde. À mort les officiers assassins et les politiciens buveurs de sang – Ce fut la der des der et nos enfants ne serviront jamais de chair à canon... Cependant, après la signature du traité de Versailles, peu à peu ces voix se turent. La vie et les habitudes reprirent le dessus jusqu'au jour où se firent entendre, de plus en plus pressants, des « *bruits de bottes à l'Est* », comme l'indiquait ce titre prémonitoire du livre de Jean Bardanne, paru en 1933. Ouvrage lui-même précédé en 1932 par : « *L'Allemagne attaquera le...* » ! Mais doit-on considérer ceci comme une autre histoire ou tout simplement comme celle qui prit forme sur le terreau des champs de bataille de 1914 ?



Extrait du tableau « Le bilan de la guerre » édité par le Journal des mutilés et combattants.

## La guerre à la minute

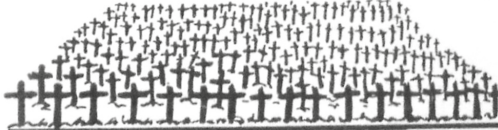
Pendant la guerre on comptait:



4 tués à la minute



240 tués par heure



6400 tués par jour

Ces champs de bataille furent nombreux, trop nombreux, offrant chaque fois aux soldats qui les contemplèrent, une vision dantesque. Sur ce thème, les témoignages sont innombrables. En voici quelques-uns parmi tant d'autres :

Dans le camp allemand, Dominique Richert, jeune soldat alsacien à l'IR 112 de Mulhouse, nous donne une description saisissante du champ de bataille de Sarrebourg, après les combats du 20 août 1914 :

*« Quelle vision horrible. Des Français morts ou blessés gisaient devant nous à perte de vue. Les morts allemands étaient encore là, eux aussi, mais on avait évacué les blessés. Je me dirigeai vers les blessés français les plus proches et leur donnai le café de ma gourde. Les pauvres ! Comme ils me remercièrent ! Les ambulances allemandes avancèrent pour emmener les Français blessés. Beaucoup de nos morts étaient horribles à voir, du sang, des mains crispées, des yeux vitreux, des visages torturés. Un grand nombre tenaient leurs doigts crispés sur leur arme, d'autres avaient les mains pleines de terre ou d'herbe qu'ils avaient arrachée en luttant contre la mort. Je vis un groupe de soldats. Je les rejoignis et là, découvrant un horrible spectacle : un soldat allemand et un soldat français étaient agenouillés face à face, chacun ayant transpercé l'autre avec sa baïonnette avant de s'affaler ensemble. Puis on nous lut l'ordre du jour : hier, sur une longueur de 100 kilomètres, de Metz au Donon, les Français ont attaqué, et malgré une vaillante résistance, ils ont dû battre en retraite... Les pertes sont estimées à 45 000 hommes de part et d'autre. »*

Le 22 août 1914, en Belgique, durant la bataille de la Sambre, le mitrailleur Wilhelm Goehrs, du 73<sup>e</sup> fusiliers hanovriens, livre dans ses carnets de guerre sa première vision d'un champ de bataille. Concernant ce témoignage, au-delà de son interrogation sur l'inutilité de cette guerre, face à toutes ces victimes, Goehrs est pris d'un certain malaise à la vue des corps des soldats français : fantassins, tirailleurs, zouaves, hussards... Comme pour bon nombre de soldats allemands, tous ces morts, aux costumes d'opérette, offraient à leurs yeux une image totalement déplacée au regard de la gravité des événements :

*« Le champ est parsemé de morts et de blessés. La vue du premier Français tué me restera inoubliable. Il a une plaie ouverte à la tête et la cervelle a giclé. Le vent joue avec sa chevelure. Dans une ultime contraction ses doigts se sont enfoncés dans le sol. Son visage est devenu jaune, tout comme ses yeux ouverts. Ce cadavre est toute une accusation. Pourquoi tout cela ? On devrait prendre, sans mot dire, bon nombre de gens par la main et les placer un instant à côté de ce mort. Combien de mécontents deviendraient-ils alors silencieux à leur tour et combien d'esprits changeraient-ils ? Près de l'allée on débouche sur toute une masse de morts, gisant pêle-mêle, avec des tenues aux couleurs les plus diverses. Tous sont des Français. Ici un visage ensanglanté, là un bras arraché, une botte, une main tranchée. Les pantalons rouges brillent au soleil autant que les guêtres blanches. Les couleurs bigarrées de leurs uniformes s'ajustent mal avec les visages d'un jaune pâle. Ces couleurs ne s'accordent point avec le sérieux de la mort. Tout cela offre un aspect désespérément déplaisant et évoque un peu les acteurs d'une comédie. Pour moi, cette masse de Français morts aux uniformes multicolores a un côté hideux. »*



Durant l'hiver 1914-1915, sur le front Est, corps de soldats russes abandonnés sur le champ de bataille.



Dans *La Main coupée*, Blaise Cendrars, alors caporal au 3<sup>e</sup> régiment de marche de la Légion étrangère, évoque ce souvenir vécu en 1915 dans le secteur de Frise (Pas-de-Calais) :  
« Dieu est absent des champs de bataille et les morts du début de la guerre, ces pauvres petits pioupiou en pantalon rouge garance oubliés dans l'herbe, faisaient des taches aussi nombreuses mais pas plus importantes que des bouses de vaches dans un pré. C'était pitoyable à voir [...] Il y avait toujours quelques Poilus en train de considérer cette

*prairie maudite tellement l'abandon des morts était dégueulasse à voir ainsi, pourrissant en plein air, dans cette étendue verte, lavés, délavés par les pluies d'automne et se ratatinant tous les jours d'avantage [...] Un jour le capitaine Jacotet [...] était planté là et contemplait lui aussi la prairie : "C'est malheureux disait-il. Il faudrait faire quelque chose... Si seulement quelqu'un me rapportait les plaques d'identité et les papiers de ces pauvres bougres, je pourrais prévenir les familles." Personne ne soufflait mot. »*

En février 1915, en Pologne, la guerre a lieu encore sur de vastes espaces. Côté allemand, ouvrons l'historique du RIR 258 :

*« À l'aube du 18 février, nos fantassins ont pu découvrir le terrain où s'est déroulé, pendant deux jours de suite, le combat de Makarcé. Rarement au cours de la guerre avons-nous dû contempler un spectacle aussi horrible. Par rangs entiers, comme s'ils formaient encore des lignes de tirailleurs, des centaines et des centaines de morts couvraient le vaste terrain. En son milieu, le site était traversé par une route au talus parsemé de cadavres. En partie, les morts portaient encore des pansements, ce qui laissait supposer que ces blessés étaient morts de froid ou avaient été tués ultérieurement par des projectiles. Près d'un pont, le chemin était véritablement barré par des corps, et des voitures leur avaient passé dessus plus tard. Ce spectacle terrifiant ne voulait pas prendre fin. Et nous avons dû emprunter par deux fois cette route ! Impossible de dire si la majorité des morts était allemande ou russe. Tout au bout du chemin, près du croisement de Sarskilas, gisait encore un pionnier allemand sous un grand calvaire. Il avait les bras largement écartés et les yeux dirigés vers le Christ, la bouche ouverte comme s'il voulait pousser une ultime plainte silencieuse témoignant de l'humanité si maltraitée. »*



*Amoncellement de corps de soldats français, tués pendant l'offensive de Champagne en septembre 1915.*



*Soldats écossais tombés dans les Flandres.*

En septembre 1915, au soir du premier jour de la désastreuse offensive de Champagne, Émile Morin, sous-officier au 60<sup>e</sup> RI de Besançon, découvre le champ de bataille :  
« – Regarde donc, me dit-il, je n’ai jamais vu un pareil carnage !  
*Dans le soir tombant, quelles horreurs défilent en effet sous nos yeux. Aussi loin que le regard peut porter, ce ne sont que des corps allongés, quelques blessés mais surtout des morts ; presque tous des jeunes gens de 20 ans, de la classe 15 et quelques rescapés des combats de 14 et début 1915 qui, quelques heures auparavant, étaient tous pleins de vie et de santé. Ils sont tombés dans toutes les positions, allongés sur le dos ou la face contre terre, recroquevillés ou chevauchant l’un sur l’autre, les yeux grands ouverts, le regard éteint. Je reconnais le caporal Peyrot, le danseur de la veille, le capitaine Delarue, coupé en trois morceaux, une jambe sectionnée au genou par un 105 ou une torpille, toute sa liaison tuée autour de lui, le sous-lieutenant Buyer de Mineure, tué d’une balle au front, le commandant Devant, tombé dans les barbelés, et puis, une chose que je n’ai vue que là et qui attire mon regard : une cervelle entière, posée à même le sol, intacte, avec ses circonvolutions, pareilles à ces cervelles d’animaux exposées sur un plateau aux devantures des bouchers ! Je ne vois pas d’Allemands, et le seul Français que j’aperçois est un colonial qui, debout sur un parapet, appuyé sur le canon de son fusil, se détachant en noir sur le ciel, regarde du côté du bois Raquette. Dans la nuit tombante, on le prendrait pour une statue. »*



*Soldats britanniques tués durant l'offensive de la Somme en 1916.*



*Soldats russes tombés en mars 1916 devant les lignes allemandes de la forêt Hindenburg.*



À Verdun, le 11 mars 1916, Romain Darchy, soldat au 408<sup>e</sup> RI, après avoir combattu pendant une dizaine de jours avec les régiments de sa division, totalement épuisés, laminés par les bombardements et les nombreux assauts qu'ils repoussèrent, est enfin relevé. Au petit matin, sur les hauteurs du fort de Vaux, Romain Darchy aperçoit dans toute son horreur le champ de bataille :

*« – Vois-tu ? reprend Corbier. Un "Ah" dévoile ma surprise. Il s'en faut de peu que je me renverse d'épouvante. Quoi ! C'est cela un champ de bataille, c'est là-dedans que nous avons vécu pendant des jours ? Je n'avais jamais pensé que ce fût aussi macabre. Quand j'étais au milieu de lui, je ne remarquais pas tant de choses inhumaines. Je me figurais que, des cadavres, il n'y en avait que près de nous, ici, là, par intervalles. Il a fallu que je vienne sur ce fort pour me rendre compte que, des morts, il y en a partout, partout. Bien qu'il n'en tombe plus depuis la veille, la neige recouvre ce triste paysage, les cadavres recouvrent cette neige sur plus d'un endroit, et les cadavres entassés recouvrent d'autres cadavres. Des taches grises jonchent le tapis blanc de la moitié de la pente jusqu'au fond du ravin. Elles s'y sont collées depuis hier car celles qui datent d'auparavant ont été cachées par les avalanches de neige. On ne l'a pas surnommé sans raison le Ravin de la Mort, celui que nous dominons, d'où les boches formaient et lançaient leurs attaques. Que de colonnes par quatre décimées ! Qu'on se rappelle seulement la journée du 9 mars ! Par endroits, ce sont de gros et larges paquets, et en ces endroits, l'on devine des entonnoirs qui doivent regorger de tués pour que les masses bombent ainsi. Les taches grises disparaissent tout d'un coup quand le regard se rapproche. Les moins éloignées dessinent une ligne qui ne peut être que la position des Français. Passée cette ligne, les taches deviennent bleues. Elles sont bleues parce que ce sont les nôtres qui sont couchés. Chaque capote couleur horizon enveloppe un Français sans vie. Oui, il y en a de partout de ces cadavres, il y en a tant qu'on ne pourrait les compter et qu'on a de la peine quand on songe qu'il y en a davantage qu'on ne voit point. Il est bien vrai que ces collines ne sont que de vastes cimetières sans croix... »*

En juillet 1918, lors de la défense de Reims face à la dernière offensive allemande, Romain Darchy, devenu aspirant, est capturé au milieu de ses hommes du 408<sup>e</sup> RI. C'est la longue marche des prisonniers vers la captivité. À cette occasion, l'aspirant Darchy découvre l'arrière du front allemand : *« Pourtant chez nous, il s'est passé des choses aussi cruelles, il me semble. Pourquoi ici laisse-t-on pourrir les cadavres, pourquoi les blessés que nous croisons ou qui nous suivent n'ont-ils pas le secours si doux que nous avons naguère connu ? Un blessé, ça ne compte pas chez les boches, un mort, encore moins, ça ne peut plus se battre. C'est rien et cela veut tout dire ! J'avoue que nous sommes heureux de contempler ce carnage, ceci nous montre que nos artilleurs firent de l'excellente besogne et que les Français ne furent pas les seuls à plier sous la tempête. Mais ces morts qui sont étalés de-ci de-là, là où ils sont tombés, pourquoi ne pas leur donner le repos auquel ils ont droit ? Pourquoi les offrir au coup de botte des chevaux, aux roues des caissons et aux regards de ceux qui peuvent les rejoindre ? [...]. »*